



HAL
open science

Notice de Trèves

Nancy Gauthier

► **To cite this version:**

Nancy Gauthier. Notice de Trèves. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 1975, La topographie chrétienne des cités de la Gaule. "Des origines à la fin du VIIe siècle" - Choix de notices, Ibis, pp.105-119. hal-03040906

HAL Id: hal-03040906

<https://hal.science/hal-03040906>

Submitted on 25 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

T R E V E S

BIBLIOGRAPHIE

I. GENERALITES

- {1} RAU, *Treueri*, PW VI A², col. 2320-2353.
- {2} H. EIDEN, *Ausgrabungen im spätantike Trier, Neue Ausgrab. in Deutschland* (Berlin 1958), p. 345-367.
- {3} K. BÖHNER, *Die fränkischen Altertümer d. Trier Landes* (Berlin 1958), t. I, p. 285-294 ; t. II, p. 154-156 et carte III.
- {4} E. M. WIGHTMAN, *Roman Trier and the Treveri* (Londres 1970).

II. TOPOGRAPHIE CHRETIENNE

- {5} Ph. SCHMITT, *Die Kirche des h. Paulinus bei Trier* (Trèves 1853).
- {6} F. SCHNEIDER, *Die Krypta von St. Paulin zu Trier*, Bonn. Jahrb. 78, 1884, p. 167-198.
- {7} H. BUNJES, N. IRSCH, F. KUTZBACH, *Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz*. 13, *Trier*, 1 et 3 (1931 et 1938).
- {8} K. BÖHNER, *Die Anfänge der ehemaligen Abteikirche St. Martin zu Trier*, *Trier. Zeitschr.* 18, 1949, p. 107-131.
- {9} Th. K. KEMPF, *Ecclesia cathedralis eo quod ex duabus ecclesiis perficitur, Arte del primo Millenio. Atti del II° Convegno per lo studio dell' alto Medioevo tenuto presso l'Università di Pavia 1950* (Torino).
- {10} H. EICHLER, *Die Karolingische Krypta von St. Maximin u. ihre Wandgemälde*, *Rhein. Ver. f. Denkmalpflege u. Heimatschutz*, 1952, p. 65-78.
- {11} H. EICHLER, *Karolingische Wandmalerei von St. Maximin in Trier*, *Forsch. zur Kunstgesch. u. Christl. Archäologie*, I, 2, *Frühmittelalterliche Kunst* (Baden-Baden 1954), p. 211-248.
- {12} E. EWIG, *Trier im Merowingerreich. Civitas, Stadt, Bistum* (Trèves 1954).
- {13} Th. K. KEMPF, *Trierer Domgrabungen 1943-1954, Neue Ausgrabungen in Deutschland* (Berlin 1958), p. 368-379.
- {14} Th. K. KEMPF, *Untersuchungen u. Beobachtungen am Trierer Dom 1961-1963*, *Germania*, 42, 1964, p. 126-141.
- {15} H. CÜPPERS, *Das Gräberfeld von St. Mathias in Trier, Frühchristl. Zeugnisse im Einzugsgebiet v. Rhein u. Mosel* (Trèves 1965), p. 165-174.

- {16} Th. K. KEMPF, *Katalog d. frühchristl. Abteilung d. Bishöfl. Mus. Trier*, *ibid.* p. 210-276.
- {17} *Id.*, *Gundrissentwicklung u. Baugeschichte des Trierer Domes, Das Münster*, *Zeitschr. f. christl. Kunst u. Kunstwissenschaft*, 21, 1968, p. 1-5.
- {18} W. SANDERSON, *Die frühmittelalterlichen Krypten von St. Maximin in Trier*, *Trier. Zeitschr.* 31, 1968, p. 7-172.
- {19} H. CUPPERS, *Spätantike Chorschranken in der St. Matthiaskirche zu Trier*, *Trier. Zeitschr.* 31, 1968, p. 177-190.
- {20} F. PAULY, *Die älteste Urkunden f. die Trierer Kirche St. Eucharius u. ihre Bedeutung f. die Frühgeschichte der Abtei*, *Kurtrierisches Jahrbuch*, 1968, p. 12-20.
- {21} H. CUPPERS, *Trier. Zeitschr.* 32, 1969, p. 269-293.
- {22} F. OSWALD, *Vorromanische Kirchenbauten*, III (Munich 1971), p. 340-350.

I. L'EVOLUTION DU CADRE URBAIN

Trèves fut créée sous Auguste, sur un terrain apparemment vierge (quadrillage régulier des rues dans le centre), à l'abri des inondations, en un point où l'on pouvait aisément franchir la Moselle. La ville était destinée à être un relais sur la voie qui joignait la Méditerranée au Rhin par le Rhône, la Saône et la Moselle. C'est là que se séparaient les routes conduisant vers Mayence et vers Cologne.

1° - La ville du Haut-Empire : COLONIA AVGVSTA TREVERORVM, chef-lieu de la *ciuitas Treuerorum*, englobée dans la Gaule Belgique (capitale : Reims).

On ne sait quand Trèves acquit son titre de colonie (sous Claude ?), ni le statut que ce titre recouvrait exactement (Wightman {4}, p. 40-42 ; CIL XIII, I, 2, p. 583) : les inscriptions font connaître une *ciuitas* avec des décurions ; les Trévires ne servaient pas dans la légion mais dans les corps auxiliaires. La ville acquit une belle prospérité artisanale et commerciale comme fournisseur des armées du Rhin. C'est là que siège, depuis le milieu du Ier siècle, le *procurator prouvinciae Belgicae*, puis *prouinciarum Belgicae et duarum Germaniarum*.

On a retrouvé le schéma des rues, les traces du forum (400 m de long, 150 m de large) pourvu d'un cryptoportique, des thermes particulièrement imposants ("Barbarathermen") que l'on date du IIe siècle, un vaste amphithéâtre, surtout en terre, adossé à la colline, un certain nombre de maisons particulières avec des mosaïques. Les principaux quartiers résidentiels se trouvaient au Nord et à l'Est, le Sud était un quartier industriel (poteries). L'Altbachtal accueillait un important centre culturel indigène, avec un petit théâtre du IIe siècle. De l'autre côté de la Moselle, en face de la ville, se trouvait le grand temple de Lenus Mars, que l'on date également du IIe siècle.

Le premier pont sur la Moselle, en pierre et en bois, remonte au règne de Claude. Au cours de la première moitié du II^e siècle, il fut remplacé par un autre entièrement en pierre, situé légèrement en amont, dont les piles servent toujours, soutenant un tablier moderne. Les aqueducs sont mal connus.

Les principaux cimetières se trouvaient au Nord et au Sud de la ville, qui en recouvrit une petite partie au Bas-Empire. Un autre, à l'Est, sera complètement englobé à l'intérieur des remparts. Il y avait d'autres nécropoles sur la rive gauche de la Moselle, où se trouvait aussi le *vicus Voclannionum* (CIL XIII, 3648-3650).

2° - La ville forte du Bas-Empire : CIVITAS TREVERORVM, préfecture du prétoire pour l'ensemble Gaule, Bretagne, Espagne, Maurétanie Tingitane, capitale du diocèse des Gaules, capitale de la *Belgica Prima*.

Trèves joua un rôle important sous les empereurs gaulois et plus encore au IV^e siècle. Contrairement à ce qui s'est généralement passé, le rempart construit à une date inconnue (pas après le milieu du III^e s. selon Wightman {4}, p. 96, qui se fonde sur une appréciation stylistique) englobait une étendue supérieure à celle de la ville primitive (tracé moins régulier des rues vers la périphérie, inhumations du Haut-Empire). Ses dimensions étaient considérables : longueur max. 2 100 m ; larg. 1 600 ; périmètre : 6 418 ; superficie : 285 ha. Une partie des murailles et des tours a été conservée, ainsi qu'une porte (la "Porta Nigra") demeurée inachevée ; l'enceinte utilisait l'amphithéâtre, qui constituait une des entrées.

A partir de l'hiver 286/287, où Maximien s'y installe et y prend solennellement possession du titre consulaire, Trèves devient la résidence habituelle des empereurs d'Occident, qui la restaurent et l'embellissent. "Je vois ici, dit, dès 310, un panégyriste (*Panégyr. Latins*, VII, 22, 4-6, éd. Budé II, p. 73), une cité fortunée... se relever si heureusement dans toute son enceinte qu'elle se félicite presque d'être tombée jadis en ruines puisqu'elle est agrandie par tes bienfaits. J'y vois un grand cirque qui me paraît rivaliser avec celui de Rome, j'y vois des basiliques, un forum, oeuvres vraiment royales, et un palais de justice se dresser à une hauteur si prodigieuse qu'ils se portent au voisinage des astres et du ciel dont ils sont dignes". La grande basilique civile à une nef et abside (long. 69 m ; larg. 28 ; ht. 30 m), pourvue d'un dispositif de chauffage, qui était autrefois incorporée dans le château des archevêques et qui, restaurée, est aujourd'hui affectée au culte évangélique, donne une idée précise de ces constructions constantiniennes. Par contre, on n'a pas trouvé trace du cirque, dont l'emplacement est seulement conjectural. Dans le *Chronographe de 354*, Trèves est la quatrième des *Imagines Urbium*, après Rome, Constantinople et Alexandrie. Un atelier monétaire important, établi en 293/294, y fonctionna pendant tout le IV^e siècle et au-delà. La *Notitia Dignitatum* y mentionne un grand nombre de fonctionnaires et d'ateliers impériaux d'armes et de vêtements. De cette époque datent les *horrea*, deux bâtiments parallèles de 70 m de long sur 19 de large, l'aqueduc du Ruwer (fin III^e-début IV^e s. ?), les "thermes impériaux" qui sont, avec ceux de Ste-Barbara, parmi les plus importants connus hors de Rome et faisaient peut-être partie du palais impérial ; construits au début du IV^e s., ils furent profondément remaniés sous Valentinien et Gratien et affectés peut-être à quelque usage nouveau. Les sanctuaires

païens restèrent prospères durant tout le IV^e s. ; un mithrée s'installa à l'Altbachtal. Les rues furent bordées de portiques et dallées de pierre. Enfin, des *villae suburbanae* chantées par Ausone s'étaient multipliées le long de la Moselle.

On continue à utiliser les grandes nécropoles au Nord et au Sud de la ville, en s'éloignant de plus en plus de l'enceinte. On a trouvé dans la nécropole sud (Cüppers {15}) plus de 22 *cellae* funéraires de forme carrée ou rectangulaire, dont il est difficile de dire, même lorsqu'elles sont bien connues (Cüppers {21}), si elles étaient affectées à la sépulture de païens ou de chrétiens. Il en est de même de la *cella* rectangulaire à vestibule et abside trouvée dans la nécropole nord lors de la construction du Versorgungsamt (Eiden {2}, p. 360-363) ; en tout cas, même si les tombes du IV^e s. qui s'y entassaient étaient chrétiennes, l'abandon définitif du site au Ve s. rend improbable l'hypothèse d'un lieu de culte en cet endroit.

3° - La ville du haut Moyen-Age : VRBS TREVERICA, TREVERVS.

Trèves paraît avoir été assiégée, sans être prise, lors de l'invasion de 406-407 ; le premier témoignage à ce sujet est celui de Frédégaire au VII^e s. : *Treuerici in arenam huius ciuitatis, quem munierant, liberati sunt* (Chron. II, 60, MGH, SRM II, p. 84). Il ne dit pas que le reste de la ville échappa au pillage mais c'est implicitement confirmé par le silence de Jérôme qui ne nomme pas la capitale des Gaules dans la célèbre lettre (Ep. 123, 15) où il énumère les principales villes prises par les barbares. Elle est prise "pour la seconde fois" par les Francs vers 411 (Grégoire de Tours, HF II, 9, d'après Renatus Profuturus Frigeridus : Frédégaire III, 7, p. 94), puis encore deux fois avant 440/450, date à laquelle Salvien nous la montre quatre fois ravagée (*De gubern. Dei*, VI, 12 {71}, CSEL 8, p. 145, et VI, 15 {82 - 89}, p. 148-150). Il résulte des déclarations de Salvien qu'après son troisième sac, la ville était encore assez riche et assez peuplée pour qu'on envisage d'y rétablir les jeux du cirque, symbole de la vie normale, et que les Trévires en ont demandé le rétablissement à l'empereur, preuve que les communications sont encore assurées avec le reste de l'Empire. Les dernières pièces issues de l'atelier monétaire de Trèves sont frappées aux noms de Valentinien III (425-455) et de Théodose II (408-450) (Wightman {4}, p. 69). D'après le *Liber Hist. Franc.* (5, MGH, SRM II, p. 246), la ville fut encore détruite par les Huns en 451 et (*Ibid.* 8, p. 250) prise par les Francs avant la mort d'Aegidius (465).

Quoique gouvernée par un chrétien de culture latine, Trèves ne fait plus partie de l'Empire au temps du *comes* Arbogast, auquel Sidoine Apollinaire écrit vers les années 470 (Ep. IV, 17) : *etsi apud limitem latinica ceciderunt, uerba non titubant*. Clovis finit par la rattacher à son royaume. Dans les partages successifs de la Gaule franque, la ville fit toujours partie de ce qui deviendra l'Austrasie, mais sans recouvrer son rôle de capitale. Elle en souffrit autant que des destructions du Ve siècle. Un atelier de poterie qui fonctionnait à l'Altbachtal s'arrête à la fin de ce siècle, ce qui suggère une aggravation des conditions économiques. Sa déchéance est telle qu'au VI^e s., il faut faire venir des clercs d'Auvergne pour compléter le clergé (Grég. de Tours, Vit. Patr. VI, 2) et des artisans d'Italie pour les travaux de l'évêque Nicetius (Ep. Rufi episc. Taurin. Nicetio, MGH, Ep. III, p. 133). Grégoire de Tours signale le pont (Vit. Patr. XVII, 4) qui est donc toujours en état de servir. La basilique civile sert de *palatium* tandis que les comtes

francs se sont installés dans les "thermes impériaux" ; les thermes "de Ste Barbara" ont aussi été réutilisés à l'époque franque (Böhner {3}, I, p. 291). Sur les zones de l'ancienne ville fortifiée occupées à l'époque mérovingienne, voir Böhner {3}, I, p. 291-294.

Les cimetières du Bas-Empire, au Nord et au Sud de la ville, continuent à être utilisés, avec une préférence de plus en plus marquée pour celui du Nord (détail des trouvailles mérovingiennes dans Böhner {3}, II, p. 156-160).

II. LA TOPOGRAPHIE CHRETIENNE

Les origines chrétiennes.

L'évêque Agriculus, qui a signé au concile d'Arles en 314 (*Concilia Galliae*, I, p. 15, l. 51), est le quatrième de la liste épiscopale qui est un document de valeur (L. Duchesne, *Fastes épisc.* III, p. 30-32). On peut cependant contester l'épiscopat trévire du troisième de la liste, Maternus. Il demeure que les deux premiers évêques, ainsi, par conséquent, qu'une communauté chrétienne, sont antérieurs à la Paix de l'Eglise.

SOURCES

- {A} Inscription commémorant la dédicace d'un autel aux évêques Eucharius et Valerius par l'évêque Cyrillus (milieu du Ve s.), N. Gauthier, *Rec. des Inscr. Chrét. de Gaule*, I (Paris 1975), n° 19.
- {B} Venance Fortunat, *Carm.* III, 11, v. 21-22, *MGH, AA IV*, p. 64.
- {C} Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* VIII, 12 ; *Glor. Conf.* 91-92 ; *Vit. Patr.* XVII.
- {D} Testament du diacre *Adalgyselus qui et Grimo*, daté de 634, éd. Levison, *Aus rheinischer u. fränkischer Frühzeit* (Düsseldorf 1948), p. 133.
- {E} Chartes de l'abbaye d'Echternach, éd. C. Wampach, *Geschichte der Grund-Herrschaft Echternach im Frühmittelalter*, I, 2, *Quellenband* (Luxembourg 1930).
- {F} Epitaphes (VIe-VIIe.), éd. N. Gauthier, *Rec. des Inscr. Chrét. de Gaule*, I, n° 134, 170, 193, 194, 194 A.
- {G} *Vita s. Goaris* (BHL 3565), 3 et 7, *MGH, SRM IV*, p. 413 et 417. Cette Vie a été écrite avant 768.
- {H} Epitaphe du clerc Ludubertus, N. Gauthier, *Rec. des Inscr. Chrét. de Gaule*, I, n° 29 A. Elle semble dater du VIIIe siècle.

- {I} Diplôme de Charlemagne (1er avril 772), *MGH, Dipl. Kar.* n° 66, p. 95-97.
- {J} Diplôme de Charlemagne (781/791), *ibid.* n° 148, p. 200-202.
- {K} *Vita s. Maximini I* (BHL 5822), 7, *AA. SS. Mai.* VII, p. 22. Cette première Vie a été écrite dans la deuxième moitié du VIIIe siècle.
- {L} Almann d'Hautvillers, *Vita s. Helenae* (BHL 3772), 9, *AA. SS. Aug.* III, p. 583. Cette Vie, dénuée de valeur historique, remonte à la deuxième moitié du IXe siècle.
- {M} *Vita s. Hildulphi I* (BHL 3945), 6, *AA. SS. Iul.* III³, p. 212. La première Vie d'Hildulphus date du IXe ou Xe siècle.
- {N} *Vita s. Paulini* (BHL 6954), 16, *AA. SS. Aug.* VI, p. 678. Deuxième moitié du Xe s.
- {O} *Vita s. Felicis I*. Cette Vie, qui date de la fin du Xe s. ou de la première moitié du XIe, est inédite, mais on peut la reconstituer, au sein de la *Vita s. Felicis II*, à partir des indications données par E. Winheller, *Die Lebenbeschreibungen der vorkarolingischen Bishöfe von Trier* (*Rheinisches Archiv*, n° 27. Bonn 1935), p. 136.
- {P} Eberwin, *Vita s. Magnerici* (BHL 5149), *AA. SS. Iul.* VI, p. 183-191. Ecrite aux alentours de l'an 1000.
- {Q} *Vita s. Felicis II* (BHL 2892), 5, *AA. SS. Mart.* III, p. 623. Ecrite peu après 1072.
- {R} *Gesta Treuerorum*, 15-24, *MGH, SS.* VIII, p. 147-161. Début du XIIe siècle.
- {S} Etienne de Liège, *Vita s. Modoaldi* (BHL 5984), *AA. SS. Mai.* III, p. 57-59. Cette Vie a été rédigée peu après 1107.
- {T} H. Beyer, *Urkundenbuch zur Geschichte der, jetzt die Preussischen Regierungsbezirke Coblenz und Trier bildenden mittelrheinischen Territorien*, I (Coblenz 1860). Un grand nombre de faux, surtout pour les périodes les plus anciennes, voisinent avec les pièces authentiques. Pour une utilisation critique, on peut s'aider en particulier de l'étude d'O. Oppermann, *Rheinische Urkundenstudien*, 2. *Die trierischmoselländischen Urkunden* (Groningen-Djakarta 1951).

a) Le groupe épiscopal

Bien connu grâce à l'archéologie (Oswald {22}, avec bibliographie de toutes les fouilles successives), c'est l'un des plus importants du IVe siècle. Le plan fut prévu d'emblée à partir d'une conception d'ensemble : approximativement orienté, il occupe deux *insulae* de la ville romaine. Il fut construit à partir de 326 (trouvailles monétaires) sur un palais d'époque constantinienne, ce qui ne suffit pas à prouver la véracité de la légende tardive (et avancée pour beaucoup d'autres églises de la région) selon laquelle l'impératrice

Hélène aurait donné sa propre demeure pour en faire la cathédrale (première attestation à l'époque carolingienne, dans la *Vita Helenae* d'Almann D'Hautvillers {L}, 9, p. 583). Athanase d'Alexandrie vit au moins l'une des deux églises inachevée (en 336-337 ou en 346 : *Apol. à Constance*, 15, SC 56, p. 104). On ne sait où se célébrait le culte avant Constantin.

1. Senior domus (Fortunat), ecclesia beati Petri :

La basilique nord, partiellement conservée dans le "Dom" actuel, fut édiflée entrois campagnes de construction successives, allant de 325 à 400 environ. C'était une basilique à trois nefs, précédée d'un atrium, qui n'avait pas moins de 150 m de long (dont 35 pour l'atrium) sur 40 de large. De la dernière campagne, qui a livré des monnaies de Valentinien et Gratien (les plus récentes frappées en 395), date le grand quadrilatère de 40 m de côté, actuellement conservé parfois jusqu'à 30 m de hauteur, qui constituait le choeur. Au milieu de ce choeur, quatre grosses colonnes monolithiques de syénite, qui devaient supporter la coupole, délimitaient un espace surélevé de quatre marches, au centre duquel se trouvait un édifice dodécagonal à l'extérieur, circulaire à l'intérieur (diamètre intérieur : 8 m), soutenu par des colonnettes, dont la fonction n'est pas clairement établie (dépôt de relique ?).

L'église fut gravement endommagée au Ve siècle, et ne fut restaurée qu'au VIe s., par l'évêque Nicetius (526-566/585) : *Templa uetusta Dei reuocasti in culmine prisco / Et floret senior te reparante domus*, lui dit Fortunat {B}. L'archéologie montre que le quadrilatère oriental fut restauré, que les colonnes de syénite, brisées, furent remplacées par d'autres en calcaire, que le niveau du sol fut surélevé d'un mètre après l'aplanissement des décombres. Ensuite, on restaura les nefs et même l'atrium. Après la restauration de Nicetius et avant les travaux du VIIIe s., un bema en fer à cheval fut construit en avant du choeur.

Le patronage de st Pierre est attesté à partir du VIIIe s. : *Milo... episcopio s. Petri Treuerice urbis regebat*, dit un diplôme de Charlemagne {J} ; la *Vita Goaris* {G} montre l'évêque envoyant des hommes *luminaria ad partem sancto Petro quaerere* et signale des *matricularii s. Petri* dépendant de l'évêque ; un certain Ludubertus *omnes res suas sancto Petro tradedit et se clericum fecit* {H}.

2. Ste-Marie :

La basilique sud, moins large (30 m seulement), fut, d'après Kempf, terminée la première. Le choeur pouvait être chauffé. On a trouvé trace de trois murettes ayant successivement séparé le choeur de la nef ; les deuxième et troisième étaient couvertes de graffiti (Kempf {16}, p. 225-230 et 251-267). La partie orientale de l'église était entourée de bâtiments annexes.

L'édifice fut incendié lors des invasions de la première moitié du Ve siècle. On le reconstruisit immédiatement, en abandonnant la partie occidentale jusqu'au baptistère (Kempf {13}, p. 374). Il semble avoir été seul en usage pendant un temps. Là aussi, on ajouta un bema en fer à cheval, puis Nicetius, selon Kempf (*ibid.*), fit poser un nouveau pavement. L'atrium semble avoir été abandonné (Böhner {3}, p. 286-287).

Le patronage est très tardivement attesté : en 967 (Beyer {T}, n° 228, *actum in ecclesia s. Mariae publice*), puis en 1116 ({T}, n° 433 : *in ecclesia s. Marie in latere maioris domus s. Petri uersus austrum sita*). La charte de l'archevêque Robert, datée de 955 ({T}, n° 198), est un faux du XIIe siècle (O. Oppermann, *Rheinische Urkundenstudien*, Groningen 1951, p. 208-217. Il en est de même de {T}, n° 325).

3. Le baptistère :

Il se trouvait entre les deux basiliques, contigu à chacune d'elles. C'était un quadrilatère d'environ 18 m de côté, dont la piscine carrée mesurait 8 m environ. D'après Kempf ({16}, p. 269-271), sa construction daterait des années 330-340.

Après les ravages des grandes invasions, le baptistère fut de nouveau utilisé et la piscine revêtue de plaques de calcaire, sans doute au temps de Nicetius.

b) Autres édifices intra muros

4. Monasterium s. Mariae uocatum Orrea.

Ce monastère féminin, dit plus tard de Ste-Irmina, réutilisait, comme son nom l'indique, les *horrea* de l'antiquité tardive. Une charte du roi Zwentibold ({T}, n° 138), datée de 895, fait état des *precepta antecessorum nostrorum regum scilicet Francorum in quibus insertum comperitur inter cetera monasterium s. Mariae quod domnus Modoaldus, eiusdem urbis presul magnificus, in territorio s. Petri a fundamento construxerat uocatum Orrea sub iure et potestate s. Petri Treuerensis ecclesiae eiusdemque pontificis, per regum predecessorum uidelicet nostrorum sub perpetuae stabilitatis munificentiam mancipatum ac confirmatum*. Mais cette charte est un faux des alentours de l'an 1000 (O. Oppermann, *Rhein. Urkundenstudien*, p. 160). De leur côté, les *Gesta Treuerorum* racontent (24, p. 160) : *Isdem pontifex (= Modoaldus, l'ère moitié du VIIe siècle) in palacio Dagoberti quod uocatur orreum ecclesiam in honorem b. Mariae uirginis construxit, ubi et congregationem uirginum instituit, quarum matres fuerunt Irmina et Modesta, filiae Dagoberti*. Mais les *Gesta* dépendent ici de documents datant de la fin du XIe siècle (voir Oppermann, p. 203-208) ; en particulier, Irmina n'était pas la fille de Dagobert et n'a dirigé le monastère qu'à la fin du VIIe siècle (C. Wampach, *Geschichte der Grundherrschaft Echternach im Frühmittelalter*, I, 1, Luxembourg 1929, p. 113-135, et *Irmina von Oeren u. ihre Familie*, dans *Trier. Zeitschr.* 3, 1928, p. 144-sq.).

Ewig ({12}, p. 119-120) a remarqué que Modesta est déjà liée au monastère dans les *Virtutes Gertrudis* (2, MGH, SRM II, p. 465), remontant à la fin du VIIe siècle, où Gertrude apparaît à l'abbesse Modesta le jour de sa mort en 659. Modesta serait alors la première abbesse et Irmina la seconde. Cette dernière est en tout cas bien connue comme bienfaitrice de st Willibrord. Dans les chartes conservées par le monastère d'Echternach ({E}, n° 3, 4, 6, 9, 10) et qui datent des années 697-704, elle se désigne comme *in Christo Deo sacrata abbatissa*, sans préciser de quel monastère ; mais les chartes sont établies à Trèves et contresignées par les évêques de cette ville (cf. Alcuin, *Vita Willibrordi*, 21, MGH, SRM VII : *est in Treueris ciuitate monasterium puellarum, quod temporibus b. Willibrordi episcopi pestis acerrima inuasit*, où il semble bien être question d'Örren). Le monastère était peut-

être nommé dans une charte de 710, aujourd'hui perdue, signalée par le Livre d'Or d'Echternach ({E}, n° 19 : *Eodem anno XVI Childeberti regis s. Willibrordus et domina Anastasia, abbatissa puellarum in Horreo, fecerunt inter se commutationem vinearum*). Cela donne beaucoup de force aux traditions du XIe siècle concernant la fondation du monastère par Modoaldus. Toutefois, on y a trouvé beaucoup de céramique carolingienne mais rien qui paraisse remonter à l'époque mérovingienne (Böhner {3}, I, p. 291).

c) Edifices extra muros

5. Basilica s. Dei genitricis (St-Paulin).

Le culte du confesseur Paulinus, évêque de Trèves mort en exil en 358 (d'après Jérôme, *Chron.*, GCS 47, p. 239 et 241), est signalé "à Trèves" vers 600 par le martyrologe hiéronymien (*AA. SS. Nou.* II, 2, p. 478).

Les témoignages les plus anciens sur l'origine de l'actuelle église St-Paulin ne sont pas antérieurs à la deuxième moitié du Xe siècle. La *Vita Paulini* rapporte que le corps de Paulinus, rapatrié à Trèves, fut déposé dans une crypte creusée sous la basilique de la sainte Mère de Dieu, et la première *Vita Felicis* que cette même basilique est l'oeuvre de l'évêque Félix (386/387-398/399) : *Extat ergo, non longe ab oratorio beati Maximini, basilica in honore s. Dei Genitricis dedicata admodum praeclara, in qua deponentes corpus sanctissimi pontificis, locum inibi decreuere fieri sepulchri, exstruentesque cryptam, ossibus eius satis habilem, in sarcophago cum catenis ferreis in cryptae medio pendere fecerunt, quod ita pendens usque ad tempora Nortmannorum mansit* (*V. Paulini* {N}, 16, p. 678) ; *Ampla satis et magnifica in eadem ciuitate ecclesia, copiosis ab eo sumptibus in honore s. Dei Genitricis* (l'auteur de la deuxième Vie ajoute : *Martyrumque Thebae legionis*) *constructa* ({O} = {Q}, 4, p. 623 C). Ces témoignages quelque peu suspects ont reçu une éclatante confirmation archéologique lorsqu'on a découvert en 1883 (Schneider {6}), au milieu de la crypte de St-Paulin, un cercueil de cèdre orné de plaques d'argent paléochrétiennes, conforme en tous points à la description qu'en faisait la tradition.

Ainsi, selon toute vraisemblance, la basilique fut élevée à la fin du IVe siècle par l'évêque Félix pour abriter les restes du confesseur Paulinus, et dédiée à la sainte Mère de Dieu dans le courant du Ve s. ou peut-être même plus tard, lorsque le patronage de la Theotokos se popularisa en Occident. Félix s'y fit enterrer : *Condidemunt Felicem in basilica quam in honore s. Dei Genitricis constructam diximus. Depositus est autem ... in dextro uidelicet eiusdem ecclesiae cornu* (*V. Felicis* {O}).

D'après la *Vita Felicis* ({Q}, 5, p. 623), la basilique de Felix était fort grande : *quadringentoset decem pedes in longitudine, centum uero et uiginti habere illam fecit in latitudine*, soit environ 125 m sur 37. Il est probable que l'auteur de la *Vita* donne les dimensions de l'église qui existait au moment où il écrivait et qui étaient peut-être encore celles de l'église primitive (plus tard, l'église fut reconstruite plus petite après chacune des destructions de 1093 et 1674). Cependant, Ph. Schmitt ({5}, p. 419), qui effectua un sondage au Sud-Ouest de l'église actuelle en 1851, a découvert le mur romain de la basilique antique, mais sans rien trouver qui corresponde précisément aux 410 pieds de la *Vita Felicis*.

Les *Gesta Treuerorum* ({R}, 23, p. 158) font état d'une réfection par l'évêque Marus, qui a dû siéger vers la fin du Ve siècle : *monasterium s. Paulini à barbaris cum praedictis urbis vastationibus desolatum reparavit, ubi et ipse requiescit*. La présence du tombeau de Marus, qui fait partie des données pour lesquelles on peut généralement faire confiance à la tradition, donne de la vraisemblance à la restauration de Marus. Par contre, le mot *monasterium* peut fort bien être un anachronisme de l'auteur des *Gesta*.

Tous les témoignages depuis le XIe s. (Schmitt {5}, p. 426-427) soulignent le grand nombre de tombes qui s'entassaient à l'intérieur de l'église primitive. Quatre épitaphes mentionnent explicitement une sépulture *ad sanctos* : la plus ancienne ({F}, n° 194) semble du VIe siècle, les autres ({F}, n° 134, 170, 193) plutôt du VIIIe. La seule complète ({F}, n° 170) porte la formule *qui meruit sanctorum sociari sepulcra* ; s'il ne s'agit pas, comme à la ligne suivante, d'un emprunt textuel, cela signifie que non seulement Paulin, mais sans doute aussi au moins Félix faisaient déjà l'objet d'un culte au VIIIe siècle (la première Vie de st Félix l'atteste pour les environs de l'an mil).

En tout état de cause, il faut éliminer de la tradition ancienne les soldats de la légion thébaine qui auraient été exécutés à Trèves par le sauvage Rictiovarus et ensevelis à St-Paulin en même temps que d'autres martyrs originaires de Trèves même, car ces informations n'apparaissent qu'en 1072, par l'entremise d'une mystérieuse plaque de plomb confectionnée peu avant à partir de sources que l'on peut aujourd'hui encore identifier (contenu de la plaque de plomb et récit de l'*inuentio* par les chanoines de St-Paulin : *Historia martyrum Treuerensium*, 2, MGH, SS. VIII, p. 220-223).

6. S. Eucharis :

L'église porte depuis le XIIe siècle le nom de St-Mathias.

La première mention du culte d'Eucharis est constituée par une inscription perdue ({A}) :

*Quam bene concordēs diuina potentia iungit !
Membra sacerdotum, quae ornat, locus iste duorum,
Eucharium loquitur Valeriumque simul.
Sedem uicturis gaudens componere membris,
Fratribus hoc sanctis ponens altare, Cyrillus
Corporis hospitium, sanctus metator, adornat.*

De ce petit poème dédicatoire, on peut conclure que l'évêque Cyrillus, dont l'épiscopat se situe au milieu du Ve siècle, a "fait un autel" (*ponens altare*) en l'honneur des deux premiers évêques de Trèves, Eucharis et Valerius, et a préparé sa propre tombe (*corporis hospitium*) à proximité. Mais quelles furent l'ampleur et la nature des travaux effectués par Cyrillus ? On a trouvé à St-Mathias (Cüppers {19}) des fragments de chancels paléochrétiens que Cüppers daterait volontiers, pour des raisons stylistiques, du Ve siècle : dans ce cas, l'oeuvre de Cyrillus ne serait pas la construction, ou l'aménagement, d'une modeste *cella* funéraire mais d'une véritable église. S'il y eut à cette occasion translation des restes des deux évêques, elle fut certainement minime, l'église se trouvant dans une nécropole très utilisée du IIIe au Ve s.

A la fin du VI^e s., Grégoire de Tours fait une allusion topographique au culte d'Eucharius (*Vit. Patr.* XVII, 4) : *Ad unam portam Eucharius sacerdos obseruat, ad aliam Maximinus excubat*, dit-il à propos de la protection que ces saints assurent à la ville.

La mention suivante se trouve dans la première *Vita Maximini* ({K}, 7, p. 22) : *S. Paulinus in basilicam s. Ioannis, quam antecessores eius aedificauerant, ferri eum (= Maximinum) imperauit. Videlicet ss. Eucharius, Valerius atque Maternus alium illic praeparauerunt sibi locum ad quiescendum ; ibique uir beatissimus in ecclesia cuius superius meminimus honorifice conditus est. At ss. Eucharius, Valerius, Maternus ex altera quiescunt parte ciuitatis, infra ecclesiam quam sibi procul a ciuitate mirabili construxerunt opere.* Si l'on en croit l'auteur, l'église aurait donc été construite par Eucharius, Valerius et Maternus pour leur propre sépulture. Mais, outre que la *Vita Maximini* dans son ensemble est totalement dénuée de valeur historique, cette indication est particulièrement suspecte : c'est en effet dans cette Vie que Maternus, évêque de Cologne attesté en 313-314, est pour la première fois revendiqué comme évêque de Trèves et en même temps qu'il est fait mention pour la première fois, avec un grand luxe de détails, de la prétendue hérésie de l'évêque Eufhratas de Cologne, qui aurait été condamnée par un concile en 346. Eclairés par le faux concernant Eufhratas, nous pouvons admettre que le culte de Maternus, qui aura sa basilique tout près de celle d'Eucharius (attestée pour la première fois dans la *Vita ss. Eucharii, Valerii et Materni*, 24, *AA. SS. Ian.* II, p. 922, rédigée avant 969), n'est guère antérieur à la *Vita Maximini* (2^eme moitié du VIII^e s.). Par ailleurs, les deux premiers évêques ont eu sans doute d'autres soucis que de se préoccuper de leur sépulture.

D'après les *Gesta Treuerorum* rédigés au début du XII^e s. : *Eucharius sepultus est in ecclesia b. Iohannis euangelistae, quam ipse ante portam Mediam construxerat et in circuitu eius cimiterium benedixerat* ({R}, 15, p. 147). L'auteur est apparemment ici tributaire, directement ou indirectement, de la *Vita Maximini* qu'il a enjolivée... et surtout lue un peu rapidement, prêtant à St-Eucharius le patronage de St Jean qui concerne en réalité St-Maximin. Un peu plus loin, l'inscription dédicatoire de Cyrillus fait l'objet d'un glissement analogue : *Cyrillus cellam s. Eucharii incensam et desertam reparauit monasteriumque non longe a priori loco constituit et illuc corpora ss. Eucharii et successorum eius transtulit, iuxta quos et ipse requiescit* (23, p. 158). On ne peut guère s'appuyer sur ce texte pour faire remonter au Ve siècle l'établissement d'une communauté monastique, pas plus qu'on ne peut déduire son existence, au début du VIII^e siècle, d'une charte datée de 706 (Beyer {T}, n° 7 a) qui est en réalité un faux du XIII^e siècle (O. Oppermann, *Rheinische Urkundenstudien*, p. 260). Cela ne signifie pas non plus, d'ailleurs, que le monastère n'est pas antérieur à l'époque carolingienne.

7. S. Maximinus (Basilica s. Ioannis ?) :

Il est difficile de faire coïncider les indications données par les sources littéraires et par les trouvailles archéologiques : il est vrai que ni les unes ni les autres ne sont très claires.

Grégoire de Tours parle à plusieurs reprises de la basilique St-Maximin, en fournissant un certain nombre d'indications topographiques :

Nicetius ad templum s. Maximini antestitis accessit, in cuius atrium post multas debaccationes tres inergumini praessi sopore quiescebant (Vit. Patr. XVII, 4). Magnericus, ueniens ad basilicam s. Maximini, prosternitur sepulchro (HF VIII, 12). Est et apud urbem Treuericae suburbano s. Maximinus magnus cum Domino populi illius aduocatus, ad cuius tumulum saepe cernuntur miracula gloriosa... Sicque archidiaconus urbis ipsius, cum a Nicetio episcopo pro adulterii crimine pulsaretur, sacramento se ad huius sancti sepulchrum purificari expetiit. Ingressusque primum criptae limen, restetit quasi stupens; dehinc descendens per gradus, ad alium ostium uenit. Cumque ad tertium accedere uelit, protinus febre correptus est, gressumque amplius figere non audens, crimen... est confessus (Glor. Conf. 91). Nicetius... ad basilicam s. Maximini praecessoris sui sepultus est (Ibid. 92. Cf. Vit. Patr. XVII, 6). On peut donc en conclure qu'au VI^e siècle, la basilique de St-Maximin était précédée d'un atrium et que le tombeau du saint se trouvait dans une crypte souterraine à laquelle on accédait par trois seuils successifs, un escalier se trouvant entre le premier et le second. Les reliques de l'évêque Maximin paraissent y faire l'objet d'un culte depuis longtemps. L'évêque Nicetius y fut enterré dans la deuxième moitié du VI^e s.

En 634, le testament d'Adalgisel-Grimo ({D}) mentionne *basilicam domni Maximini Treueris, ubi in corpore requiescit*, ce qui ne nous apprend rien de plus. Une inscription inédite trouvée dans l'église St-Maximin ({F}, n° 194 A), malheureusement mutilée, paraît faire allusion, au VII^e ou au VIII^e s., à une inhumation *ad sanctos (... et socius adgregar...)* et peut-être même à une communauté (*turba fratrum*) quoiqu'il s'agisse probablement des frères en sainteté que le défunt va retrouver au Paradis. Les mentions peu claires d'un diplôme de Charlemagne ({I}) témoignent surtout de son importance.

La première *Vita Maximini* mentionne ({K}, 7, p. 22) : *s. Paulinus in basilicam s. Ioannis, quam antecessores eius aedificauerant, ferri eum (= Maximinum) imperauit*. Cette Vie ne mérite aucun crédit sur ce qu'elle prétend savoir du IV^e siècle. Toutefois, il faut signaler que, lorsque l'église fut reconstruite au Xe s., elle fut dédiée (en 942) à st Jean, apôtre et évangéliste (Sanderson {18}, p. 120, n° 5). Plus loin (9, p. 23), la *Vita* raconte un miracle survenu dans la crypte abritant le corps du saint et conclut : *Hildulphus, Clemens et Lothbertus cognouerunt quod uir beatus de ipsa uellet egredi crypta, et se ad locum ubi nunc adoratur, transferri*. On a essayé d'identifier ces trois hommes pour dater la translation : Lothbertus est décidément un inconnu (l'abbé de la basilique ?) ; Clemens est le nom qui fut donné à Willibrord (mort en 739) ; Hildulphus est le nom du fondateur de l'abbaye de Moyenmoutier et aussi d'un évêque (le même ?) qui apparaît au début du VII^e s. dans une addition au calendrier de Willibrord (éd. H.A. Wilson, Londres 1918, p. 7). Cela situait la translation vers la fin du VII^e siècle, mais ces identifications restent très hypothétiques (cf. Ewig {12}, p. 132, et Sanderson {18}, p. 12-13). Cette donnée est reprise dans les *Vitae Hildulphi* ({M}).

En 772 ({I}), la basilique St-Maximin, étroitement unie à la cathédrale St-Pierre, ne paraît pas encore faire partie d'un monastère. Ewig ({12}, p. 94-95) pense que la fondation du monastère remonte au début du VI^e siècle parce que la liste des abbés de St-Maximin, dont le plus ancien manuscrit conservé date du XII^e siècle, donne 12 noms avant celui de Memilianus, *anno 645 tempore Dagoberti primi* (sic). Mais quel crédit peut-on faire à cette liste ? Ewig lui-même donne toutes raisons de douter de sa valeur.

On a découvert (en dernier lieu, voir Oswald {22}, p. 348), au Nord de l'église actuelle, une villa du Bas-Empire. Au Sud-Est de la villa et à l'Est de l'église actuelle, on a mis au jour une *cella* funéraire à trois chambres, contenant des sarcophages où l'on a trouvé des monnaies du IV^e s. ; les murs étaient recouverts de plusieurs couches de fresques, la dernière datant de la deuxième moitié du IX^e siècle d'après Eichler ({10}, {11}). On a relevé également des traces de murs mal définis susceptibles d'appartenir à une église mérovingienne. Enfin, à l'Ouest de la *cella* du milieu, on ajouta, à une époque mal établie, une autre *cella* rectangulaire où furent trouvés trois sarcophages paléochrétiens, mutilés au XVII^e siècle. A partir de la basilique à trois nefs du Xe siècle, l'histoire de l'église devient claire.

8. St-Martin :

Sa fondation remonterait à l'évêque Magnericus, attesté par Grégoire de Tours en 585 et 587, si l'on en croit une charte de l'archevêque Theoderich, datée de 975 (Beyer {T}, p. 716) : *considerans ecclesiam s. Martini, in qua s. Magnericus archipresul corpore requiescit, fere destructam, possessionibus priuatam quibus eam s. uir ex propria hereditate ditauerat ... eam reparauit Hec sunt iura ab ipso s. presule Magnerico et a me ipso contradita supradicto Martino : Hec sunt iura a b. uiro predicto delegata monasterio*. L'authenticité de cette charte pose des problèmes délicats ; on peut cependant l'admettre, à quelques interpolations près (voir en particulier H.V. Sauerland, *Trierer Geschichtsquellen des XI. Jahrhunderts*, 1889, p. 35). En tout cas, elle est déjà utilisée, ainsi qu'un acte contemporain du pape Benoît VII, dans la *Vita Magnerici*, composée peu après et qui s'appuie généralement sur des sources sérieuses. La présence de la tombe de Magnericus (*condigno nunc honore ueneratur*, dit la *Vita* {P}, 53, p. 191) donne du poids à la tradition qui attribue à cet évêque la fondation de St-Martin, d'autant plus que ce patronage jouit d'une grande faveur à ce moment-là. D'après la *Vita Magnerici* (55, p. 191 : *sicut in antiquissimis ecclesiae cuiusdam priuilegiis reperimus, locus ille semper sub abbatibus erat*), il y eut, dès l'origine, des abbés, ce qui n'implique pas nécessairement l'existence d'un monastère (cf. St-Martin de Tours) : il n'y aurait pas de raison de mettre cette affirmation en doute si l'auteur n'ajoutait aussitôt : *qui ibi ut in aliis praecipuis urbis ecclesiis, statio, sedes et domus erat pontificis*, ce qui est manifestement exagérer beaucoup l'importance de St-Martin.

Les fouilles de Böhner ({8}) ont montré que l'église St-Martin construite à la fin du XI^e s. et détruite en 1804 se trouve sur une villa qui date, d'après la céramique qu'on y a trouvée, de la deuxième moitié du III^e s. Cela ne suffit pas à fonder la légende, attestée seulement en 1514 ! selon laquelle le monastère serait à l'emplacement de la demeure de ce Tetradius dont Sulpice-Sévère raconte la conversion, à Trèves, par st Martin (*Vita Martini*, 17). On voit bien comment la légende a pu naître tout naturellement de l'existence d'une abbaye dédiée à st Martin et de la lecture de Sulpice-Sévère ; on ne comprendrait pas que nos documents des Xe-XI^e siècles ne s'étendent pas longuement sur une origine aussi remarquable, si la tradition avait déjà existé. Il est vrai qu'on a inhumé là, à partir du début du Ve siècle et pendant toute la période mérovingienne ; mais il n'est pas rare de voir des cimetières s'établir dans des constructions romaines abandonnées. A part les tombes, on n'a pas trouvé de restes significatifs des constructions qui ont précédé l'église du XI^e siècle (Böhner {8}, p. 108, Abb. 1) mais les fouilles ont été limitées et faites dans de mauvaises conditions.

9. S. Maria in ripa ?

Un acte du pape Benoît VII daté de 976 (Beyer {T}, n° 248, p. 304) raconte : *Theodorico... narrante, comperimus quendam locum ad s. Mariam in ripa uocabulo sue sedis, ubi s. Beatus corpore quiescit, sicut religione, ita cunctis possessionibus usque in sua tempora desertum mansisse, quem possessionibus necessariisque omnibus renouans... in eodem monachos Deo famulantes collocavit.* L'authenticité de cet acte pose les mêmes problèmes que la charte de Theoderich pour St-Martin (d'après Sauerland, *op. cit.*, p. 16-24, seul le passage disant *ibidem primitus constituta fuerit sedes eiusdem Treuerici episcopatus* est interpolé ; O. Oppermann, *Rhein. Urkundenst.* p. 154-158 et 227, est plus sévère). Toutefois, la *Vita Magnerici* ({P}, 34, p. 188) signale la dévotion portée de son temps aux reliques de Beatus, dont elle fait un prêtre, frère d'un certain Bantus, contemporain de Magnericus. Il n'est donc pas exclu que l'église ait déjà existé du temps de Beatus ou qu'elle ait été construite peu après sa mort sur son tombeau, au cours du VIIe siècle, par conséquent.

L'archéologie a montré que le site fut occupé par une *villa suburbana* (Oswald {22}, p. 346) -et, bien entendu, pas par le capitole comme le voudraient les *Gesta Treuerorum*, 17, p. 150- A l'emplacement de la future église médiévale se trouvait une petite basilique à une nef et abside qui a pu être, plus tard, vers le VIIe s. utilisée comme église : sous l'abside et le début de la nef, les reste d'une *confessio* peuvent être mis en relation avec la dédicace d'une crypte par l'archevêque Egbert en 980 (Beyer {T}, n° 291).

On a trouvé à proximité plusieurs sarcophages romains et un sarcophage d'époque mérovingienne ou carolingienne (Böhner {3}, I, p. 288, II, p. 155).

10. S. Symphorianus ?

D'après les *Gesta Treuerorum* ({R}, 24, p. 160-161), l'évêque Modoaldus (qui assista en 627 au concile de Clichy) *construxit ecclesiam s. Symphoriani ad litus Mosellae ibique congregationem uirginum constituit, quarum matrem sororem suam Seueram nomine instituit.* Sa soeur y fut enterrée, ainsi que lui-même. La *Vita Modoaldi*, écrite à peu près en même temps que les *Gesta*, donne les mêmes indications, avec quelques détails supplémentaires (p. 57) : *super ripam Mosellae oratorium in honore b. Symphoriani martyris exstruxit, oper quidem exiguum, et artificiosi schematis decore minus ambitiosum.* Les deux oeuvres étant indépendantes (E. Winheller, *Die Lebensbeschreibungen der vorkarol. Bishöfe von Trier*, p. 158), il faut leur supposer une source commune, que l'on ignore. Modoaldus et sa soeur, l'abbesse Seuera, sont encore nommés dans les Annales de Lobbes, rédigés vers 1050 (a. 647, *MGH, SS. IV*, p. 11).

Il est difficile de savoir quel crédit accorder à ces traditions.

11. S. Crux ?

D'après les *Gesta Treuerorum* ({R}, 26, p. 198), une église *in honore s. Crucis iuxta Albam portam* fut édiflée entre 1050 et 1066 à l'emplacement qu'elle occupe toujours. C'est sans doute cette église qui, toujours selon

les *Gesta* (19, p. 153), aurait été fondée sur l'ordre de l'impératrice Hélène (*ecclesia maximi ornatus et structuræ in honorem s. Crucis est aedificata in modum etiam crucis*), puis dépouillée par l'évêque laïc Milo au VIII^e siècle (24, p. 162). Cet excès d'honneur et d'antiquité inciterait à l'écarter tout à fait si Bunjes et Kutzbach qui l'ont étudiée (7}, p. 96-101) ne lui avaient pas trouvé une ressemblance particulière avec le mausolée de Galla Placidia ; la fenêtre représentée en haut et à gauche de la fig. 82 (p. 101) a de fait une allure "romaine". Mais le compte-rendu est trop succinct pour qu'on puisse se faire une opinion personnelle. Une charte d'Irmina (E}, n° 10) mentionne, en 704 : *vineam infra muros Treueris ciuitatis ad crucem*, mais rien n'indique que ce soit une allusion à la basilique du même nom.

d) Fondations de date incertaine

Si l'on en croit les *Gesta Treuerorum* (R}, 24, p. 162), parmi les églises spoliées par l'évêque Milo, créature de Charles Martel, dont l'épiscopat doit commencer vers 720, il y aurait eu une *ecclesia s. Medardi quae sita est prope cellam s. Eucharii* et une *ecclesia s. Remigii ad litus Mosellae*. Cela suppose que ces églises existaient déjà au VII^e siècle. Dans quelle mesure l'énumération indignée des *Gesta* ne fait-elle pas bonne mesure en citant des églises qui ne furent fondées que plus tard ? C'est ce qu'il est difficile de déterminer. St-Médard fut construite sur d'anciens bâtiments romains et possédait une crypte (Böhner {3}, II, p. 161) mais l'on ne sait pas davantage. Toutefois, ces deux patronages sont si caractéristiques de la Gaule mérovingienne que je serais assez portée à croire les *Gesta Treuerorum* sur ce point.

Ewig (12}, p. 50-51) et Böhner (3}, II, carte III) pensent en outre que les églises dédiées à st Gervais (dans les "thermes impériaux") et à st Laurent (près de la "Basilique") pourraient être antérieures au VIII^e siècle à cause de leur patronage. (Il faut écarter la présence de tombes à proximité, que l'on invoque comme argument pour St-Laurent : en réalité, on avait transporté dans la Basilique, au XIX^e s., des pierres trouvées dans la nécropole de St-Paulin - St-Maximin, puis on oublia leur provenance ; voir N. Gauthier {F}, n° 141 et 186).

Nancy GAUTHIER